

six cents mètres carrés, et recevait environ 260,000 spectateurs. Il fut encore agrandi sous l'empereur Constance.

IV.

Le spectacle était d'accord avec les immenses proportions de la scène. On comprend combien une œuvre littéraire, renfermée dans les étroites limites d'une tragédie ou d'un drame, aurait paru froide à ce peuple guerrier. Il fallait, pour l'émuouvoir, que l'arène fut arrosée de sang humain.

Trois genres de spectacles étaient donnés dans les cirques : ils ne différaient entre eux que par une cruauté plus ou moins marquée. Dans l'un, on exposait les hommes à la fureur des bêtes féroces ; dans l'autre, les bêtes féroces se déchiraient entre elles ; dans le troisième, des hommes armés se massacraient entre eux.

Sylla, préteur, fit combattre en un jour cent lions à crinières ; Scaurus fit égorger cent cinquante panthères pendant son édilité ; et César, dictateur, donna le spectacle de trois cents éléphants combattant contre trois cents lions.

Les combats des gladiateurs avaient quelque chose de plus féroce encore. Gordien, édile, donna quelquefois des combats de cinq cents paires de gladiateurs ; Trajan en fit paraître dix mille en un seul jour, pour célébrer l'anniversaire de son avènement au trône.

Sous Néron et sous Domitien on vit, au rapport de Tacite, des sénateurs et des femmes de premier rang se prostituer publiquement sur l'arène.

Les frais que ces spectacles occasionnaient à l'Etat étaient immenses. Sous les guerres puniques, ils n'avaient été que de deux cent, huit cent, trois mille piastres par jour ; sous Claude, ils s'élevèrent à la somme énorme de quatre-vingt millions de sesterces, environ trois millions de piastres.

V.

Les fortunes privées avaient grandi dans les mêmes proportions que la fortune publique. Dans cette société profondément matérialiste, la découverte d'un plat nouveau ou d'une volupté nouvelle était accueillie comme un grand événement. On se mettait à table à la sixième heure du jour, et le repas se prolongeait fort avant dans la nuit, à la clarté de mille flambeaux. Tout le génie des Romains était passé dans l'art culinaire : un bon cuisinier se payait au poids de l'or.

On aurait peine à croire aujourd'hui aux sommes fabuleuses dépensées dans un seul de leurs repas, si le fait ne nous était attesté par les auteurs les plus dignes de foi.

Dans un festin de réception, Lucullus dépensa, d'après le récit de Pline, la somme de \$91,905.

Le fils d'Esopus, le tragédien, faisait dissoudre des perles dans des essences et les buvait avec son vin : on prétend que chaque perle lui revenait à \$50,000.

Jules César dépensa une fois dans un souper politique, pour fêter sa réconciliation avec Pompée, le revenu de trois provinces, plus de cinq millions de piastres. Cette société dégénérée,

sans principe et sans croyance, semblait frappée de vertige : elle avait accepté pour devise cette maxime d'Épicure : *Vivre demain ; c'est vivre trop tard : vis aujourd'hui !*

VI.

L'empereur Auguste, au milieu de ce débordement de vices, conserva une simplicité de mœurs qui contraste singulièrement avec celle de ses successeurs. Quoique petit de taille, il semblait fait pour dominer une telle époque. Suétone nous a tracé son portrait : il avait cinq pieds un pouce environ. Ses cheveux étaient bouclés, tirant sur le blond ; ses oreilles, moyennes ; ses yeux, extrêmement grands, verdâtres, si brillants et si pleins de feu, qu'il était difficile d'en supporter l'éclat. Il avait des sourcils qui se rejoignaient, le nez aquilin, les dents un peu écartées, courtes et rouillées, et le teint légèrement basané.

Il habitait sur le mont Palatin une petite maison fort modeste, dont on voit encore quelques ruines. Les portiques en étaient peu spacieux, et les colonnes simplement en pierre. On n'y trouvait ni marbre ni pavé précieux ; sa vaisselle, ses tables, ses ameublements atteignaient à peine à l'élégance d'une fortune ordinaire.

L'été comme l'hiver, Auguste habitait la même chambre ; il eût été impossible, dans cette ville si pleine de luxe, de reconnaître dans cette habitation la demeure du maître du monde, si l'on n'eût aperçu des gardes qui en surveillaient les abords, comme dans un camp. Il avait dû ses succès plutôt à la fermeté de son caractère qu'à ses talents : il avait compris qu'à un tel peuple il fallait un maître, et le pouvoir était venu se placer de lui-même dans sa main.

VII.

Une telle société, enlaçant chacun de ses membres dans un réseau centralisateur, devait être peu favorable au développement du génie littéraire ; cependant le siècle d'Auguste donna naissance à quelques hommes de lettres de premier ordre. Cela tient à des causes que nous expliquerons plus tard. Son règne, au lieu d'être le commencement du despotisme, fut plutôt le magnifique coucher du soleil de la république romaine.

La littérature latine fut loin toutefois d'avoir la puissante originalité de la littérature grecque ; elle porta toujours en elle le cachet de l'imitation. Elle ne fit que reproduire et calquer servilement tous les chefs-d'œuvre de la Grèce. Cicéron s'exerça souvent lui-même à traduire le grec, et ce fut par cette lutte hardie entre la mélodieuse délicatesse de la langue de Platon et l'aspérité de la langue latine, qu'il parvint à la composition de cette phrase harmonieuse et redondante à laquelle il a donné son nom.

Virgile le plus grand de tous les poètes latins, imita presque toujours Théocrite et Homère : il traduisit tout son second chant de l'*Énéide* de Pisandre, poète grec, et il fut loin de surpasser son modèle. Propertius imita les Latins aux chœurs sacrés de Philète et de Callimaque. Catulle copia Sapho et Anacréon ; et Térence